



que la chanson devait exprimer ça, les amours qui foirent. Robert Wyatt, pour moi, c'est "Sea Song", sur *Rock Bottom*. De la musique contemporaine, presque un mantra indien, avec ce son lancinant. J'aime bien le format chanson, l'expression personnelle, piano-voix, guitare-voix. J'aime un homme, un instrument, une chanson de trois minutes.

*Pas de chanson française ?*

À peine sorti de l'enfance, j'avais découvert la musique black ; du coup, j'ai enjambé la chanson française, sauf celle que je connaissais par le biais de mes parents. J'ai basculé direct d'Alain Barrière à Charlie Parker, de Frank Alamo à Otis Redding. Je suis rapidement devenu snob. Je lisais le *Melody Maker*, *Rolling Stone*, j'allais harceler la maison de la presse de Clermont pour me les procurer. Pour moi, français, c'était ringard. À part peut-être Hallyday. Ou Vigon.

*Justement, il paraît que vous avez écrit un jour une chanson pour Johnny...*

C'est vrai, mais il n'a pas donné suite. La réponse officielle a été : "C'est quoi cette chanson de pédé ?" !

*Et Cheyenne Autumn dans tout ça ?*

Ça a démarré là, je n'ai toujours pas compris pourquoi... C'était une sorte de reconnaissance pour moi qui n'étais rien, pas même socia-

lement. Sur ce disque, il y avait pourtant des chansons qui dataient de l'époque où l'on m'avait viré en me traitant de nul. Avec mes démos, j'ai fait le tour de toutes les maisons de disques. La dernière sur ma liste, c'était Virgin. Là, pour qu'on veuille bien écouter mes maquettes, j'ai eu la ruse suprême : j'ai appelé Philippe Manœuvre, que je n'avais jamais vu de ma vie, pour lui demander si je pouvais me recommander de lui. Il a accepté et, grâce à cette recommandation bidon, j'ai obtenu un rendez-vous. C'est pour ça que je conserve un ressentiment contre le business, même si, à force, c'est devenu un jeu... J'ai toujours l'idée fixe de rester un outsider. Tout ce que je demande à un disque, c'est de financer le suivant.

*Aujourd'hui, pourriez-vous encore vous permettre de publier des projets parallèles, comme Madame Deshoulières ou Charles et Léo ?*

Le business a changé, c'est la crise, je ne peux pas être une maison de disques à moi tout seul. Ce n'est pas avec mes misérables ventes que je peux financer des projets comme ça. Aujourd'hui, tout le monde doit passer sous les fourches caudines du show-business, comme des moutons. Tu ne peux plus mettre un pain à ton PDG, tu ne peux même plus te

lever sur un plateau de télé pour coller une gifle à Arthur ou à Nagui sans que ta carrière en soit lourdement hypothéquée. C'est une question d'époque, de comportement. Il y a des vagues de faux durs qui sont prêts à manger leur chapeau pour vendre quatre disques. À part être sur scène, un artiste n'a plus de place nulle part. Si on nous enlève ça, on peut devenir superdangereux. Pour moi, le rock, au départ, ce sont des fous furieux, de futurs criminels qui ont trouvé un moyen de canaliser leur dangerosité par la musique, comme Chuck Berry ou Keith Richards. Si je n'avais pas eu ça, j'aurais sans doute été un mec extrêmement dangereux pour la société. Aujourd'hui, avec Internet, tout le monde veut être artiste, on a perdu la fonction sociologique, presque hygiénique de laisser faire les artistes. Mao était un artiste raté, Staline, Hitler, Pol Pot aussi. On peut même remonter jusqu'à Néron ou Caligula... Si la société continue de vouloir contrôler les activités artistiques, s'il n'y a que des Jeff Koons et plus de Kurt Cobain, on risque de tout faire péter. C'est une dimension de la crise qu'on ignore, la dimension culturelle : vous avez supprimé la marge, on n'a plus le droit de vivre et de respirer, alors ça va chier pour vos fesses. Jamais nous ne serons des animaux domestiques.

FS